

**Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre***

Paris, Gallimard, 2011, 632 pages, 21 euros

**Mustapha Harzoune**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/605>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.605](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.605)

ISSN : 2262-3353

**Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2011

Pagination : 145-146

ISSN : 1142-852X

**Référence électronique**

Mustapha Harzoune, « Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1294 | 2011, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.605>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*

Paris, Gallimard, 2011, 632 pages, 21 euros

Mustapha Harzoune

---

## RÉFÉRENCE

Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011, 632 pages, 21 euros

- 1 *L'Art français de la guerre* n'est pas le livre des aventures guerrières et coloniales. Il est d'abord le livre d'une société. La société française contemporaine et ses démons d'un autre âge qui nous feraient mourir "à petit feu de ne plus vouloir vivre ensemble". *L'Art français de la guerre*, c'est le fantasme consommé et autodestructeur de la violence. Cette violence qui n'a jamais rien résolu, rien solutionné et qui n'a laissé derrière elle, après être passée comme un démon, qu'un monstrueux tas de regrets, de silences, d'amertumes, d'échecs, d'abandons, de ressentiments, de colères et de haines sur lequel croissent et se multiplient des mémoires agonistiques.

"Si les guerres servent à fonder une identité, nous nous sommes vraiment ratés. Ces guerres que nous avons faites, elles ont détruit le plaisir d'être ensemble, et quand nous les racontons, maintenant, elles hâtent encore notre décomposition. Nous n'y comprenons rien. Il n'y a rien en elles dont nous puissions être fiers ; cela nous manque. Et ne rien dire ne permet pas de vivre."

Voilà qui rappelle, côté algérien, *Rue Darwin* de Boualem Sansal ou, côté français, *Les Vieux Fous* de Mathieu Belez.

- 2 Jenni en passe par les colonies pour mieux parler de "nos" modernes banlieues. Le rouge sang d'une "guerre de vingt ans", de la Libération aux guerres coloniales, imbibe les flancs mollaçons d'une modernité amnésique. "*La pourriture coloniale nous infecte, elle nous ronge, elle revient à la surface.*"
- 3 Le passé est rapporté (et non porté) par un ancien para, rescapé de trois guerres, Victorien Salagnon. Le présent par le narrateur, un jeune homme venu chez son aîné

pour s'initier à l'art de la peinture. Face à face, le vieil homme et ce narrateur anonyme, licencié, chômeur, divorcé et seul. Face à face ? Non, plutôt côte à côte, car Salagnon, à la différence de son pote Mariani – qui chaperonne de jeunes séides surexcités –, en a fini, lui, avec ce fantasme de la violence. Basta de la race : *“la race est un pet, l'air de la France étroite devient irrespirable”*, basta ! du *“spectacle des pétomanes”* ; basta ! de *“la ressemblance, confondue avec l'identité”*, de la force et de la trique comme méthode de pacification... Ce ne sont là que des *“idées stupides”* dont *“on n'arrive pas à se défaire”*. *“Les guerres menées là-bas nous les menions ainsi et nous les avons perdues par la pratique de la colonne blindée (...). Nous avons brutalisé tout le monde ; nous en avons tué beaucoup ; et nous avons perdu les guerres. Toutes. Nous.”* *“L'art de la guerre ne change pas.”* Et le pire, dit Salagnon, ce ne fut pas la torture mais d'avoir *“manqué à l'humanité. Nous l'avons séparée alors qu'elle n'a aucune raison de l'être (...).”*

- 4 La “pacification” des temps modernes, dans les rues des centres-villes, se fait au faciès, dans les banlieues, elle est collective... *“Nous ne voulons pas parler, nous voulons en découdre. Au pays de la douceur de vivre et de la conversation comme l'un des beaux-arts, nous ne voulons plus vivre ensemble.”* Une fois de plus on exclut, on parque, on dresse des murs, on ghettoïse.
- 5 Sans démonstration, Alexis Jenni tire la sonnette d'alarme : *“la situation en France est plutôt tendue”, “une étincelle et tout brûle”*. Pour en finir avec les va-t-en-guerre, les rouleurs de mécaniques et autres *“pétomanes”*, il croit aux liens d'une même langue et aux promesses du désir. La langue *“est le seul pays”* et *“la France est l'usage du français. La langue est la nature où nous grandissons ; elle est le sang que l'on transmet et qui nous nourrit. Nous baignons dans la langue et quelqu'un a chié dedans. (...) Nous n'osons plus ouvrir la bouche de peur d'avaler un de ces étrons de verbe”* qui dans le roman se nomment *“identité”, “race”, “force”, “Arabe”, “indigène”, “Algérien”, “musulman”, “frontières”, “conquête”*... encore et toujours cette *“pourriture coloniale”*.
- 6 Alexis Jenni rêve d'un nouveau de Gaulle pour réécrire le passé, *“l'agrandir”*, le sortir de *“cette identité nationale catholique”, de “cette identité de petites villes le dimanche”*. Mais *L'Art français de la guerre*, c'est peut-être et d'abord Renan. Un Renan réinventé, habillé aux couleurs d'un autre siècle, chargé d'héritages nouveaux et porteur de bifurcations nouvelles. *“Qu'est-ce qu'être français ? Le désir de l'être, et la narration de ce désir en français.”* Un désir qui ne craint pas l'ardeur des corps :  
*“Si l'amour n'est pas possible entre nous, que reste-t-il ? L'autre voilé d'un sac noir privatise un peu de l'espace de la rue. (...) Avec celui qui ne laisse rien paraître, je ne peux avoir que des rapports raisonnables, et rien n'est plus erratique que la raison. Que nous reste-t-il, si nous ne pouvons nous désirer, au moins du regard ? La violence ?”* Alors que *“tout pourrait se régler par le sexe. Le sexe, en trois générations, flouterait les visages, emmèlerait les parentés, ne laisserait que la langue intacte, mais on préfère les armes”*.
- 7 Ce pavé, dense, souvent percutant, parfois brutal, est sans concessions, les motifs y ondulent de phrase en phrase, de page en page. L'écriture est forte : expressivité des situations et des personnages, profondeur des émotions (l'attente, la peur, l'amour, la solitude, l'hostilité sourde ou à fleur de peau), justesse des dialogues, puissance des scènes, qu'il s'agisse d'une gargote vietnamienne, de la libération d'un village en 44, d'une fuite à travers la forêt du Tonkin ou d'une séance de torture dans une célèbre villa d'Alger. Sans oublier quelques pointes subtiles d'humour et de distance.
- 8 Alexis Jenni débarque dans le landernau. Pour sa première sortie il a raflé le Goncourt. Succès de librairie garanti donc pour ce professeur de SVT. Qu'en sera-t-il des

perspectives ici dessinées ? Les mots ont-ils encore un pouvoir à l'heure où les électeurs croient justement devoir s'en remettre aux biscoteaux des extrêmes droites ?